

KAREN MARIE MONING

LES CHRONIQUES
DE DANI MEGA O'MALLEY-3

Fièvre Née



*Fièvre
L'Née*

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Chroniques de Dani « Mega » O'Malley

- 1 – Iced
- 2 – Burned

Chroniques de MacKayla Lane

- 1 – Fièvre noire
- 2 – Fièvre rouge
- 3 – Fièvre Faë
- 4 – Fièvre fatale
- 5 – Fièvre d'ombres

Fièvre de lune

Les Highlanders

- 1 – La malédiction de l'Elfe Noir
N° 9738
- 2 – La rédemption du Berserker
N° 9826
- 3 – La tentation de l'immortel
N° 9889
- 4 – Une passion hors du temps
N° 6505
- 5 – Le pacte de MacKeltar
N° 7686
- 6 – La punition d'Adam Black
N° 7809
- 7 – La vengeance de MacKeltar
N° 8278
- 8 – Aux portes du Songe
N° 10516

KAREN MARIE MONING

Fièvre Née

LES CHRONIQUES
DE DANI MEGA O'MALLEY-3

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*



Titre original :
A Fever Novel
Feverborn

Éditeur original :
Published in the United States by Delacorte Press,
an imprint of The Random House Publishing Group,
a division of Random House, Inc., New York

© Karen Marie Moning, 2016

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2017

*En mémoire d'Anthony Ronald
Augustus Moring
(1935-2015).
Repose en paix, Papa.
Je te retrouverai dans le sillage.*

Les titres de chapitres sont issus des chansons suivantes :

- Chapitre 1 : « *It's The End Of The World* », REM
Chapitre 2 : « *Seasons don't Fear the Reaper...* », Blue
Oyster Cult
Chapitre 3 : « *Saving me* », Nickelback
Chapitre 4 : « *Ghost in Your Mind* », Black Lab
Chapitre 5 : « *She's Lost Control* », Joy Division
Chapitre 6 : « *Halleluja* », Jeff Buckley
Chapitre 7 : « *Before They Make Me Run* », Rolling Stones
Chapitre 8 : « *Papercut* », Linkin Park
Chapitre 9 : « *A Hero Forms* », Batman Arkham Knight
Song
Chapitre 10 : « *Dirt Room* », Blue October
Chapitre 11 : « *Wreaking Ball* », Miley Cyrus
Chapitre 12 : « *The Old Ways* », Loreena McKennitt
Chapitre 13 : « *Insanity* », Oingo Boingo
Chapitre 14 : « *I am stretched on your grave* », Sinéad
O'Connor
Chapitre 15 : « *Diving Into the Wreck* », Adrienne Rich
Chapitre 16 : « *Marmion* », Walter Scott
Chapitre 17 : « *Take Me to Church* », Hozier
Chapitre 18 : « *The Hunt* », Wolfheart
Chapitre 19 : « *It's time* », Imagine Dragons
Chapitre 20 : « *Musicbox* », Regina Spektor
Chapitre 21 : « *Another Love* », Tom Odell
Chapitre 22 : « *Uninvited* », Alanis Morissette

- Chapitre 23 : « *Pour some sugar on me* », Def Leppard
Chapitre 24 : « *Bring On the Wonder* » Suzan Enan
Chapitre 26 : « *Until it Breaks* », Linkin Park
Chapitre 27 : « *When They Come For Me* », Linkin Park
Chapitre 28 : « *Everything I own* », Bread
Chapitre 29 : « *Chandelier* », Sia
Chapitre 30 : « *The Spider and the Fly* », Mary Howitt
Chapitre 31 : « *Rise* », Skillet
Chapitre 32 : « *Fire and Fury* », Skillet
Chapitre 33 : « *Love You Till The End* », The Pogues
Chapitre 34 : « *I Don't Like Mondays* », Boomtown Rats
Chapitre 35 : « *If I only had a brain* », Wizard of Oz
Chapitre 36 : « *I Will Wait* », Mumford & Sons

Cher lecteur,

Si *Fièvre-Née* est le premier ouvrage que vous lisez dans la série *Fièvre*, j'ai inclus à la fin un répertoire des *Personnages, Lieux et Objets* afin d'éclairer le cadre de ce récit.

Si vous être un habitué de la série, ce glossaire vous rappellera les principaux événements ainsi que les personnages majeurs – ce qu'ils ont fait, s'ils ont survécu et, dans le cas contraire, comment ils sont morts.

Vous pouvez commencer par lire ce répertoire afin de vous familiariser avec cet univers, ou vous y référer à mesure de votre lecture pour vous rafraîchir la mémoire. Vous y trouverez quelques infos inédites qui ne figurent pas dans les précédents ouvrages.

Au nouveau lecteur, bienvenue dans le monde de *Fièvre*.

Aux fidèles lecteurs qui me permettent de continuer à vivre, rêver et écrire dans ce monde excitant et dangereux, ravie de vous retrouver et merci !

Karen

PREMIÈRE PARTIE

« Ce qui apparaît à l'esprit est de quatre sortes. Soit les choses sont ce qu'elles semblent être ; soit elles ne sont pas et ne semblent pas être ; soit elles sont et ne semblent pas être ; soit elles ne sont pas et semblent cependant être. Viser juste parmi tous ces cas est la tâche de l'homme sage. »

ÉPICTÈTE

« ... alors Elle-Qui-Vint-d'Abord donna le Chant aux ténèbres et le Chant s'engouffra dans les abysses et emplit de vie le moindre vide. Les galaxies et les êtres vinrent au monde, les soleils, les lunes et les étoiles étaient nés.

Mais Elle-Qui-Vint-d'Abord n'était pas plus éternelle que les soleils, les lunes et les étoiles, aussi donna-t-elle le Chant à la première fille de la Race Vraie pour qu'elle n'en fasse usage que dans les temps de grande nécessité, avec le plus grand soin, car il y a des freins et des contrepoids, et un prix à payer pour un Chant imparfait. Elle mit en garde son Éluë de ne jamais perdre la mélodie car il faudrait de nouveau la retrouver dans tous les plus lointains de toutes les galaxies.

Bien sûr, elle fut perdue.

Avec le temps, tout se perd. »

LE LIVRE DE LA PLUIE

Prologue

Dublin, Irlande

La nuit était sauvage, électrique, orageuse. Imprévisible. Comme lui.

Un épisode inattendu dans un film au script méticuleux.

Les pans de son manteau claquant derrière lui comme des ailes, il traversa le toit glissant du château d'eau, s'accroupit près du bord et regarda la ville.

Un éclair stria le ciel d'or et de pourpre, éclairant d'une lueur dorée les toits et les rues aux nuances d'argent. Des lampadaires à gaz s'entouraient d'un halo ambré, de pâles lumières clignotaient aux fenêtres, la magie faë dansait dans l'air. Le brouillard montait des chaussées pavées, se faufilant à travers les allées et nimbant les immeubles.

Il n'aurait voulu être nulle part ailleurs que dans cette ancienne et lumineuse cité, où l'homme moderne frayait avec les dieux païens. Au cours de l'année passée, Dublin s'était transformé. Le banal centre urbain était à présent une ville de puissante magie avec un soupçon de normalité. Il s'était métamorphosé. La métropole florissante et surpeuplée était d'abord devenue une coquille de glace silencieuse avant d'adopter son apparence actuelle

– fébrile, ivre de vie, à l'image de ses survivants qui luttaient pour prendre le contrôle. Dublin était un terrain miné. L'équilibre des pouvoirs changeait en permanence à mesure que les joueurs clefs étaient éliminés, parfois d'un instant à l'autre. Rien n'était facile. Chaque décision, chaque acte était une question de vie ou de mort. Il y avait là tous les ingrédients d'une époque passionnante. Les vies humaines étaient si limitées... et, pour cette même raison, si fascinantes ! Cernée par la mort, la vie devenait immédiate. Intense.

Il connaissait le passé. Il avait aperçu bien des futurs. De même que ses imprévisibles habitants, Dublin avait dévié de la grille des trajectoires les plus probables. Les récents événements survenus dans la région n'avaient d'écho dans aucun des avènements qu'il avait vus. Impossible de dire ce qui allait arriver maintenant. Les possibilités étaient infinies.

Cela lui convenait très bien.

Le destin était un mirage, une illusion bâtie par des gens qui avaient besoin de s'accrocher à la croyance qu'un quelconque dessein supérieur gouvernait leur minable existence, un mystérieux chemin de rédemption qui rendait leurs souffrances acceptables.

Ah, l'affreuse vérité ! Le Destin, c'était des chiottes cosmiques ! Il était dans la nature de l'univers de tirer la chasse d'eau sur les êtres faibles, incapables d'exercer leur libre arbitre. L'immobilité, c'était la stagnation. Le changement, c'était la vitesse. Et le Destin, un sniper qui préférait une cible fixe à une cible mouvante.

Il avait envie de taguer ça sur tous les murs de la ville. **CE N'EST PAS LE DESTIN. C'EST TA PUTAIN DE CONNERIE.** Mais à quoi bon ? Reconnaître que le Destin n'existait pas, c'était admettre une responsabilité personnelle. Et il n'était pas prêt à miser sur cette main-là.

Pourtant... Parfois, un autre survenait, un autre comme lui, comme cette ville qui défiait toutes les attentes, assumait tous ses actes et ne manquait aucune occasion de

faire un bras d'honneur au Destin. Quelqu'un qui ne se contentait pas d'exister.

Quelqu'un qui vivait. Sans peur. Sans jamais négocier le prix de la liberté. Il comprenait cela.

Un léger sourire aux lèvres, il observa la ville à ses pieds.

Depuis le château d'eau, la vue portait jusqu'à la mer aux flots agités, blanchis par l'écume, avec sa surface noire et argentée ponctuée par les hautes silhouettes des navires et barges à l'abandon, et ses vagues poussées par la tempête où se balançaient de fins vaisseaux dont les voiles blanches claquaient dans la bise glacée.

Sur sa gauche, les toits s'épalaient tel un océan obscur battu par la pluie, abritant les rares humains ayant survécu à la chute des murs qui, pendant des millénaires, avaient caché les faës.

Sur la droite, blotti en bas d'une paisible rue pavée bordée de pubs et de boutiques chics – aisément reconnaissable aux projecteurs allumés sur son toit et le vaste quartier abandonné juste derrière, décimé par les appétits sans fin des Ombres – se trouvait cet espace si particulier, véritable défi sur le plan spatial, connu sous le nom de Barrons – Bouquins et Bibelots, et qui était bien plus que son apparence ne le laissait croire.

Quelque part en dessous, là où les gouttières dirigeaient les flots d'eau vers un vaste système de drainage souterrain parmi des catacombes oubliées depuis longtemps, où les faës arpentaient les rues, ouvertement ou en secret, et où les enseignes au néon projetaient des arcs-en-ciel brisés sur le trottoir, se trouvait l'ancien propriétaire de cette librairie, si un tel endroit pouvait être possédé, son frère machiavélique et brutal, ainsi qu'une femme invisible qui, de même que l'immeuble dont elle revendiquait à présent la propriété, était bien plus que ce qu'elle semblait être.

Plus loin sur la gauche, au bout de petites routes qui serpentaient à travers la campagne, après une heure de voyage à travers une plaine désolée, puis une autre heure parmi une luxuriante végétation faë, se trouvait un autre

de ces lieux qui n'appartiendraient jamais à personne, et la femme puissante et redoutablement intelligente qui était résolue à en prendre les commandes.

Barrons, Ryodan, Mac, Jada.

Les possibilités étaient colossales, étourdissantes, et il avait une petite idée de la façon dont les choses allaient se passer... mais ces moments étaient imprévisibles et n'obéissaient à aucun scénario.

*Il rejeta la tête en arrière dans un grand éclat de rire.
Comme lui.*

1

« It's the end of the world as we know it... »

Grâce à mes parents, Jack et Rainey Lane, j'ai grandi en croyant aux règles. Elles ne me plaisaient pas toujours, je les brisais quand elles ne fonctionnaient pas pour moi, mais elles restaient des bornes contre lesquelles m'appuyer pour orienter mes choix de vie et rester... peut-être pas tout à fait dans le droit chemin mais au moins, consciente qu'il *existait* un droit chemin et que je pourrais y retourner si je me sentais perdue.

Les règles servent un but. Un jour, j'ai dit à Rowena que c'étaient des barrières pour les moutons, mais les barrières font plus que maintenir le bétail dans des pâturages où les bergers peuvent les guider. Elles offrent une protection contre l'inconnu, immense et terrifiant. La nuit n'est pas aussi effrayante quand vous êtes au milieu d'un troupeau où vous vous cognez les fesses contre d'autres fesses couvertes de laine, où vous ne voyez pas bien loin, et où vous vous sentez en sécurité et à peu près normal.

Sans barrières d'aucune sorte, la nuit obscure est parfaitement visible. Vous y êtes seul. Sans règles, vous devez décider de ce que vous voulez et de ce que

vous êtes prêt à faire pour l'obtenir. Vous devez tenir d'une main ferme les armes que vous avez choisies pour survivre.

Ce que nous réussissons dans nos meilleurs moments ne dit pas grand-chose sur qui nous sommes.

Tout se réduit à ce que nous devenons dans nos pires moments.

À ce dont vous vous découvrez capable si... voyons...

Si vous vous retrouvez perdu au beau milieu de l'océan, non loin d'une unique planche de bois qui ne supportera que le poids d'une seule personne, et que vous nagez à côté de quelqu'un de gentil qui en a aussi désespérément besoin que vous.

C'est le moment qui vous définit.

Allez-vous renoncer à votre unique espoir de survie pour sauver un étranger ? Si cet étranger est une personne âgée qui a vécu sa vie ou un gamin qui n'en a pas encore eu la chance, est-ce que cela fera une différence ?

Allez-vous essayer de partager la planche, risquant à coup sûr de vous noyer tous les deux ?

Ou allez-vous vous battre sauvagement pour la planche tant convoitée, en sachant pertinemment que l'on pourrait vous accuser – même si vous vous contentez de pousser la planche devant vous sans blesser l'étranger et de vous éloigner à la nage – de commettre un meurtre ?

S'agit-il vraiment d'un meurtre, à vos yeux ?

Pourriez-vous tuer de sang-froid pour ça ?

Comment vous sentez-vous, alors que vous vous éloignez à la nage ? Regardez-vous en arrière ? Avez-vous les larmes aux yeux ? Ou avez-vous l'impression d'être un putain de gagnant ?

La mort imminente a le don de faire éclater les jolies petites bulles de qui nous croyons être.

Je vis dans un monde où il n'y a plus beaucoup de barrières. Ces derniers temps, les rares qui restaient étaient sacrément fragiles.

J'ai détesté cela. Plus de droit chemin. Rien qu'une route tordue dont il fallait sans arrêt modifier le tracé sur sa carte, pour éviter les OFI, trous noirs et autres monstruosité, sans parler de ces saletés d'ornières éthiques qui minaient les autoroutes d'un monde post-apocalyptique.

Je regardai par la vitre sans tain du bureau de Ryodan, alors en mode privé – sol transparent, murs et plafonds opaques – et fus un instant distraite par le reflet de la table noire et brillante derrière moi, qui se reflétait sur le verre sombre, qui se reflétait sur la table, qui se reflétait sur le verre, en tableaux de plus en plus petits, créant une déconcertante mise en abyme infinie.

Même si je me tenais bien droite entre la table et le mur, j'étais imperceptible au monde et à moi-même. Le *Sinsar Dubh* gardait un silence alarmant et, pour je ne sais quelle raison, continuait de me rendre invisible.

Je penchai la tête de côté en regardant l'endroit où j'aurais dû me trouver.

Personne ne me rendit mon regard. Ça me correspondait bien, bizarrement.

C'était tout moi. Table rase. Ardoise vierge. Je savais que j'avais un stylo quelque part mais apparemment, j'avais oublié comment m'en servir. Ou peut-être étais-je juste assez sage pour comprendre que ce que je tenais à présent, ce n'était plus le feutre effaçable d'autrefois, qu'on enlevait d'un coup d'éponge, mais un gros marqueur à pointe large : noir, épais, indélébile.

Dani, reste ici. Je veux seulement te parler...

Dani avait disparu. Il n'y avait plus que Jada, désormais. Impossible d'effacer notre combat. Impossible d'effacer le moment où Barrons et moi avions interverti ces miroirs. Impossible d'effacer le choix de Dani, qui l'avait guidée vers le seul endroit où il était trop dangereux de la suivre. Et je ne pouvais pas changer l'horreur de son enfance abusée, qui l'avait fracturée, même si

elle la gérait avec intelligence et créativité. De tout cela, c'était ce que j'aurais le plus voulu effacer.

Il y avait tant de risques que je fiche tout en l'air que cela me paralysait. J'étais péniblement consciente de l'effet papillon – quand le geste le plus infime, le plus innocent peut déclencher une catastrophe inimaginable – douloureusement illustré par ma tentative d'affronter Dani... et son résultat. Cinq ans et demi de sa vie avaient disparu et une tueuse de sang-froid avait remplacé l'exubérante, l'irrésistible, l'émouvante, la spectaculaire, l'intenable Mega.

Récemment, j'avais puisé un certain réconfort dans l'idée que même si Jericho Barrons et ses hommes étaient à des années-lumière des marges de l'humanité, ils avaient élaboré un code de conduite qui les aidait et ne causait que des dommages limités à notre monde. Tout comme moi, ils avaient leur monstre intérieur et ils avaient instauré un certain nombre de règles pour tenir en laisse leur nature sauvage.

À peu près.

Je me contenterais d'un « à peu près ».

Je m'étais dit que moi aussi, je pourrais édicter un code et le suivre, m'inspirer de leur exemple. Je ricanaï, mais d'un rire amer. Mes figures d'identification de l'année passée et celles que j'avais à présent étaient aux antipodes les unes des autres.

Je levai les yeux vers un écran qui montrait une salle aux murs de pierre plongée dans la pénombre. À peine visibles, Barrons et Ryodan observaient une silhouette noyée dans l'obscurité.

Je retins mon souffle, attendant que celle-ci s'avance de nouveau de son pas mal assuré vers la faible luminosité qui trouait l'ombre. J'avais besoin de la revoir pour m'assurer que ce que j'avais soupçonné au premier regard était vrai.

Quand elle frémit et vacilla sur ses pieds, agitant ses bras comme pour repousser d'invisibles assaillants,

Barrons et Ryodan s'avancèrent et se mirent en position de combat.

La silhouette jaillit de l'ombre et se jeta à la gorge de Ryodan. Ses mains étaient longues et griffues. Elle frémissait, se modifiait, luttait en vain pour maintenir son apparence tandis qu'elle se transformait sous mes yeux. Dans la faible lumière, ses iris dorés de léopard prirent une teinte écarlate, puis jaune éclaboussé de sang, puis derechef écarlate. De longs cheveux d'ébène tombèrent d'un front lisse qui se rida, et dont jaillit une crête préhensile. Des crocs noirs étincelèrent dans la faible clarté, puis devinrent des dents blanches, puis des crocs de nouveau.

J'avais assez souvent assisté à cette métamorphose pour la reconnaître.

Les Neuf ne pouvaient plus s'appeler ainsi.

Désormais, ils étaient dix.

Barrons bloqua le Highlander avant qu'il atteigne Ryodan et, soudain, tous les trois ne furent plus que des taches qui se déplaçaient de la même manière que Dani quand elle passait en mode arrêt sur image... en un peu plus rapide.

Rendez-moi comme vous, avais-je récemment demandé à Barrons. En toute franchise, je doute que j'y aurais survécu. Du moins, pas à ce moment, dans l'état où j'étais, possédée par une entité qui me terrifiait.

Ne me demandez jamais cela, avait-il grondé. Sa réponse, sèche mais instructive, m'avait confirmé que s'il l'avait voulu, il l'aurait pu. Et j'avais compris, à la façon muette dont nous communiquons, que non seulement cette idée lui répugnait, mais que c'était l'une de leurs règles que jamais ils ne briseraient. Un jour, il m'avait trouvée à l'agonie dans un souterrain, et je le soupçonne d'y avoir songé. Et peut-être une autre fois, quand son fils m'avait tranché la gorge. Ce jour-là, il avait été soulagé de ne pas avoir à prendre une telle décision.

Ryodan, lui, *avait* pris cette décision. Non pas pour une femme, enfiévré par la passion obsessionnelle qui avait conduit le roi *unseelie* à mettre au monde sa cour noire, mais pour des raisons qui m'échappaient. Pour un Highlander qu'il connaissait à peine. Le propriétaire de *Chez Chester* était décidément une énigme. Pourquoi avait-il fait une chose pareille ? Dageus était mort, ou presque, transpercé par la lance de la Sorcière Pourpre, les membres brisés par son horrible chute dans le gouffre rocheux.

Les gens meurent.

Ryodan s'en contrefiche toujours.

Barrons était furieux. Je n'avais pas besoin du son – même si j'aurais bien aimé l'avoir – pour savoir que dans cette chambre souterraine, quelque chose de primitif faisait émettre son cliquetis dans la poitrine de Barrons. Ses narines frémissaient, ses pupilles s'étrécissaient, ses dents étincelaient tandis qu'il grondait des paroles que je ne pouvais pas entendre. Ils tentèrent de maîtriser le Highlander sans faire usage de leur mortelle puissance. Il s'agissait sans doute plus d'une volonté de contrôle que d'un acte de pure bonté, car si Dageus mourait, il reviendrait, au même endroit que celui où ils réapparaissaient tous. Alors ils devraient aller le chercher là-bas. Non seulement ce serait une perte de temps, mais une dixième personne connaîtrait ce lieu secret, dont moi-même j'ignorais l'emplacement.

Je fronçai les sourcils. Étais-je en train de faire des suppositions qui ne tenaient pas la route ? Peut-être chacun revenait-il à l'endroit où il était mort, ce qui enverrait Dageus dans un massif montagneux en Allemagne.

Peu importait.

J'étais comme Barrons. Exaspérée.

Si Ryodan brisait les règles en toute impunité, comment savoir où tracer mes propres limites ? Que valaient

ces limites si on pouvait les franchir chaque fois qu'il nous en prenait la fantaisie ?

Figures d'identification, tu parles !

Tout en regrettant de ne pas savoir lire sur les lèvres, je contournai le bureau et m'installai dans le fauteuil de Ryodan sans quitter des yeux la rangée d'écrans à LED fixée sur le mur opposé.

Dageus fut secoué d'une convulsion, puis il s'effondra sur le sol. Il frémit et sursauta, tandis que sa bête intérieure tentait de déchirer sa peau à coups de griffe pour sortir de lui, en un combat effrayant pour prendre le contrôle du véhicule de chair qu'ils partageaient. Cela ne m'était pas étranger, Dani et moi menions une lutte identique – elle contre Jada, moi contre un certain Livre. Je me demandai si c'était ce qui arrivait à tous ceux qui étaient aux premières lignes des guerres dans ce monde et qui, comme l'aurait formulé Dani, vivaient à fond la caisse : ils finissaient possédés par un démon ou par un autre. J'avais vu des vétérans, chez moi en Géorgie, qui avaient cette lueur au fond des yeux – la même que celle que je décelais dans les miens depuis quelque temps. Était-ce inévitable quand on avait marché dans la nuit noire trop longtemps au-delà des barrières ? Peut-être était-ce le prix à payer pour avoir quitté le troupeau. Peut-être était-ce pour ça que ces crétins de moutons y restaient.

Peut-être n'étaient-ils pas si crétins, après tout.

D'un autre côté, ce qui m'était arrivé avait eu lieu avant ma naissance. Je n'avais pas eu mon mot à dire. Tous les jours, il naissait des psychopathes. Peut-être les démons intérieurs n'étaient-ils rien de plus que le résultat d'un tirage au sort. Moi, j'avais tiré Barrons, le meilleur atout, et le plus imprévisible, qu'une femme pouvait détenir. Dans la mesure où cet homme pouvait être tenu.

Après ce qui me parut une interminable série de douloureuses métamorphoses, Dageus rampa de nouveau

vers l'ombre, se hissa sur un rebord de pierre et resta là, secoué de violents frissons.

Je me demandai ce qu'il lui arrivait. Les Neuf étaient-ils, comme les vampires, consumés par une folie sanguinaire la première fois qu'ils étaient transformés en... en ce qu'ils étaient, quoi que ce fût ? Je me demandai s'il était seulement capable de penser, ou si son corps subissait des modifications tellement traumatisantes qu'il était, tout comme moi, une ardoise vierge. Je me demandai comment ils comptaient expliquer ceci aux autres MacKeltar et à l'épouse de Dageus. Puis je m'avisai qu'ils n'en feraient rien, puisqu'ils avaient renvoyé les autres Highlanders chez eux avec ce qui devait être une autre dépouille mortelle à enterrer.

Quel désastre. Je ne voyais aucune résolution positive à cette situation. Sauf peut-être pour Chloe, si elle retrouvait un jour son époux. Pour ma part, le démon intérieur de Barrons ne me posait aucun problème. En fait, plus je le découvrais, plus je l'aimais. Bien plus que l'homme, en cet instant, parce que même s'il n'était pas d'abord revenu vers moi, au moins, maintenant je comprenais pourquoi.

La porte du bureau s'ouvrit et Lor apparut dans l'encadrement. Je baissai les yeux pour m'assurer que le fauteuil où je m'étais assise était toujours visible et j'étouffai un soupir de soulagement. Apparemment, le siège était assez substantiel pour ne pas disparaître à mon contact. Je me levai avec prudence, si lentement que les muscles de mes jambes me brûlèrent, pour ne pas le faire grincer ni bouger, même légèrement, ce qui aurait trahi ma présence. Puis je me dirigeai sur le côté et m'adossai à un mur.

Avec un temps de retard, je me souvins que les deux panneaux cachés sur le bureau de Ryodan étaient désormais tout à fait visibles, et que les écrans qui avaient jusque-là été braqués sur des espaces publics de la boîte de nuit montraient à présent certaines choses que Lor

ignorait probablement. *Privé* était un mot trop faible pour qualifier le monde de Barrons et de Ryodan. *Circulez, y a rien à voir* – cela aurait pu être leur surnom à tous les deux. Avaient-ils dit à Lor que j'étais devenue invisible ? Aucune idée, mais s'ils avaient gardé le secret, je n'avais pas l'intention de le lui révéler.

Lor jeta un coup d'œil de chaque côté du couloir, afin de s'assurer qu'on ne le voyait pas, puis il se coula rapidement dans le bureau tandis que la porte coulissait derrière lui.

J'arquai un sourcil intrigué. Que venait-il faire ici ?

Il marcha tout droit vers le bureau, avant de piler en voyant le panneau caché qui était resté ouvert.

— C'est quoi, ce bordel, boss ? murmura-t-il.

Il s'approcha du fauteuil et pila de nouveau en voyant que le panneau derrière le bureau était également ouvert.

— Bon sang, tu baisses. Qu'est-ce qui t'a fait partir si vite que tu n'as rien fermé derrière toi ?

Je me posais la même question.

Secouant la tête, Lor se laissa tomber sur le siège de Ryodan et fit glisser le panneau secret plus loin que je le croyais possible, révélant deux petites télécommandes. Je m'approchai pour regarder par-dessus son épaule, avant de reculer prestement quand il inclina le dossier en arrière et posa ses bottes sur le bureau, un sourire carnassier aux lèvres. Puis il pianota sur la télécommande, comme s'il n'avait pas remarqué que les écrans qu'il s'appropriait à regarder étaient déjà allumés.

Je m'avançai de nouveau.

Il appuya sur la touche Retour pendant quelques secondes, enfonça la touche Marche et leva les yeux vers l'écran sur lequel, pas plus de dix minutes plus tôt, je l'avais vu s'envoyer en l'air avec Jo.

Non, c'était une blague ! Il était venu ici rien que pour se mater en train de trousser Jo ? C'était du vice !

Pour ma part, je refusai de regarder la scène une fois de plus. La première avait déjà été assez pénible. Je fer-

mai les paupières et attendis qu'il remarque ce qui se déroulait sur les écrans voisins de celui qu'il observait. Cela ne prit pas longtemps.

— C'est quoi, ce putain de bordel ? murmura-t-il.

J'entendis le son de quelque chose qui se brisait, puis le son de petits morceaux de plastique qui tombaient sur le sol.

Hum. Il ne savait pas, c'était officiel.

— Putain ! aboya-t-il d'une voix étranglée.

Puis, après quelques instants, il gronda :

— Puuuuutaaaaain.

Et :

— Ah, putain de *putain* de PUTAIN.

Voilà un mot qu'il semblait apprécier mais, allez savoir pourquoi, je n'en étais pas très surprise.

Je rouvris les yeux. Il se tenait derrière le bureau, droit comme un I, bien planté sur ses jambes, bras croisés, muscles saillants, tendu de la tête aux pieds. La télécommande gisait sur le sol, fracassée.

— Putain de bordel de merde, tu perds la boule ou quoi ?

Je me posais exactement la même question.

— On fait pas ces conneries. C'est la putain de règle numéro un dans ce putain d'univers. Même toi, boss, tu vas le payer cher !

Si j'étais inexplicablement rassurée de savoir qu'il y aurait des répercussions, je trouvais aussi cela assez déstabilisant. La dernière chose dont notre monde avait besoin, en plus de tous ses problèmes, c'était une guerre intestine entre les Neuf. Ou plutôt, désormais, les Dix.

— Putaindebordedefilsdeputé ! Enculéde tarace !

C'était Lor tout craché. La sobriété verbale incarnée.

Il prit la seconde télécommande et pressa un bouton. Aussitôt, de terribles râles de douleur emplirent la pièce. Le Highlander était roulé en boule sur le rebord de pierre. Je regardai Barrons et Ryodan, à présent assis dans un silence tendu, les yeux braqués

sur l'autre. Apparemment, ils avaient fini de se chamailler. J'aurais dû me douter que, maintenant que j'avais le son, ils se tairaient.

Mes yeux s'attardèrent sur Barrons, sauvage, élégant, despotique... et *férocement* maître de lui. Je reconnus sa chemise, ouverte sur son torse, manches roulées sur ses avant-bras. Je connaissais également son pantalon, d'un gris si sombre qu'il était presque noir, et ses bottes noir et argent. La dernière fois que je l'avais vu, il était encore éviscéré sur une saleté de falaise – une falaise, Barrons et moi ? C'est le désastre assuré ! – et ses vêtements étaient lacérés et ensanglantés. Par conséquent, il avait fait une halte dans son repaire derrière la librairie, à un moment ou à un autre, pour se changer. Ce soir, après mon départ ? Ou il y a quelques jours, pendant que je me retournais sur mon canapé Chesterfield dans un sommeil agité ? Avait-il traversé la librairie ? Depuis combien de temps était-il rentré ? Ses sens étaient acérés. Il savait que j'étais invisible. S'il avait pris la peine de passer par la librairie, il avait vu la marque de mon corps imprimée sur le canapé. En supposant qu'il m'ait cherchée...

— Putain, tu l'as transformé, marmonna Lor. Qu'est-ce qu'il a de si spécial ? Dire que tu m'as tué juste parce que j'avais pris un peu de bon temps au lit et que j'ai sauté Jo !

Il ricana.

— Là, mon pote, ça va aller au tribunal. Tu aurais dû le laisser mourir. Tu sais ce qui se passe, foutredieu !

Comment ça, le tribunal ? Je ne voyais pas ce que pouvait être la cour de justice des Neuf. Cela signifiait-il qu'ils avaient transformé des humains dans le passé ? Dans ce cas, quelle sanction leur avait infligée leur juge ? La peine de mort ? Impossible. En tout cas, pas jusqu'à récemment. Sauf, peut-être, par K'Vruck, l'ancien Traqueur noir et glacé dont le coup mortel avait offert le repos éternel au fils de Barrons condamné aux pires

souffrances. Allaient-ils le retrouver et le convaincre de tuer Dageus ? Allaient-ils me demander de les aider à attirer le colossal et mortel Traqueur ? Dageus avait-il été sauvé d'une mort pour périr d'une autre, si totale que même l'âme était éradiquée ?

Barrons prit la parole et je frissonnai. J'adore la voix de cet homme. Profonde, avec un accent indéfinissable, elle est furieusement sexy. Quand il parle, tous les muscles de mon corps se tendent. Je le veux, tout le temps. Même quand je suis folle de rage contre lui. Voire, de façon assez perverse, encore plus dans ces moments-là.

— Tu as violé notre code. J'appelle ça se tirer une balle dans le pied.

Ryodan lui décocha un regard noir mais ne répondit pas.

— Sa loyauté ira toujours d'abord à son clan. Pas à nous.

— Ça se discute.

— Nos secrets. Il les connaît, maintenant. Il va parler.

— Ça se discute.

— C'est un Keltar. Ils sont *gentils*. Ils protègent les faibles. Ils se battent pour le bien commun. Comme si ça existait.

Ryodan sourit faiblement.

— La gentillesse, ça n'est plus son défaut.

— Tu sais ce que fera le tribunal.

— Il n'y aura pas de tribunal. On va le planquer.

— Tu ne pourras pas le cacher éternellement ! Il n'acceptera jamais. Il a une femme, un enfant.

— Il les oubliera.

— C'est un Highlander. Son clan, c'est tout pour lui. Il ne le reniera pas.

— Il l'oubliera.

Barrons ricana :

— La répétition de faits erronés...

- Boucle-la.
- Et comme il ne les oubliera pas, tu sais ce qu'on va lui faire. Ce qu'on a fait aux autres.
- Combien d'autres ? me demandai-je. Et que leur avaient-ils fait ?
- Tu as bien Mac, rétorqua Ryodan.
- Je ne l'ai pas transformée.
- Seulement parce que ça n'a pas été nécessaire. Quelqu'un d'autre s'est chargé de prolonger sa vie. Tu t'en es sorti à bon compte. Peut-être notre code est-il mal fait.
- Il a ses raisons d'être.
- Venant de ta part, c'est gonflé. Tu l'as dit toi-même : « Les choses ont changé. Nous évoluons. Notre code aussi. » Soit il y a des lois, soit il n'y en a pas. Et s'il y en a, comme tout dans l'univers, elles existent pour être mises à l'épreuve des faits.
- C'est ça que tu cherches ? Instaurer une jurisprudence ? Ça n'arrivera pas. Pas à ce point. Tu veux transformer Dani. En admettant qu'elle redevienne Dani un jour.
- Personne ne transformera ma petite chérie, marmonna Lor d'un ton sévère.
- Tu t'es servi du Highlander pour faire un essai, dit Barrons.
- Ryodan ne répondit pas.
- Kas ne parle pas. X est à moitié dingue dans ses bons jours, complètement barré dans les mauvais. Ça commence à te fatiguer. Tu veux retrouver ta famille. Tu veux un vrai foyer, comme autrefois.
- Ryodan grommela :
- Tu as la vue si foutrement courte que tu ne vois pas plus loin que le bout de ta queue.
- Ce n'est déjà pas si mal.
- Tu ne vois pas ce qui arrive.
- Barrons pencha la tête et attendit.

— As-tu envisagé ce qui se passera si on ne trouve pas un moyen de boucher les trous que le Roi du Givre Blanc a faits en grandissant ?

— *Chez Chester* est englouti. Des pans entiers du monde disparaissent.

— Ou la totalité.

— Nous allons l'arrêter.

— Si on peut.

— Nous partirons.

— L'enfant, dit Ryodan avec un tel mépris que je sus immédiatement qu'il parlait de Dancer et non de Dani. Il dit que virtuellement, ils fonctionnent comme des trous noirs. Au pire, ils font définitivement disparaître tout ce qui se trouve à l'intérieur. Au mieux, rien n'en sort jamais. Quand on meurt...

Il prononça les mots suivants avec soin.

— ... on revient sur ce monde. Si ce monde n'existe plus, ou s'il est dans un trou noir...

Il ne se donna pas la peine d'achever sa phrase. C'était inutile.

Lor regarda l'écran.

— Putain, boss.

— C'est toujours moi qui m'occupe des plans, poursuivit Ryodan. C'est moi qui fais ce qu'il faut pour nous protéger, pour que la vie continue, pendant que vous autres, bande de branleurs, vous vivez comme si demain allait toujours arriver.

— Ah, railla Barrons. Le roi est las de sa couronne.

— Seulement de ses sujets.

— Quel est le rapport avec le Highlander ? demanda Barrons avec des inflexions impatientes.

Exactement la question que je me posais.

— Ce type est un druide du xvi^e siècle qui a été possédé par les treize premiers druides initiés par les faës, le Draghar.

— J'ai cru comprendre qu'il avait été débarrassé de ce petit problème, dit Barrons.

— Et moi, j'ai entendu dire autre chose, de la part d'un certain détecteur de mensonges vivant qui a révélé à Mac que son oncle n'avait jamais réussi à les exorciser complètement.

Fronçant les sourcils, je me massai le front comme pour stimuler ma mémoire et me souvenir où je me trouvais exactement quand Christian m'avait dit cela, et si l'un de ces maudits cafards se trouvait alors dans les parages. C'était le problème, avec ces bestioles. Elles étaient si petites qu'elles pouvaient se faufiler dans pratiquement n'importe quelle anfractuosité pour vous espionner à votre insu.

— Tu sais ce que Christian dit à Mac quand tu n'es pas là ? demanda doucement Barrons.

Ryodan garda le silence.

— Si je vois un jour des cafards dans ma librairie...

Barrons ne se donna pas la peine de finir sa menace.

— Des cafards ? répéta Lor. Qu'est-ce qu'il raconte, putain ?

— La reine *seelie* est portée disparue, déclara Ryodan. Les *Unseelies* se contrefichent que ce monde soit détruit. Ils ne sont pas liés à cette planète comme nous le sommes. La magie faë est en train d'anéantir le globe. Elle est peut-être la seule chose qui peut le sauver. Le Highlander n'était pas censé mourir sur cette montagne. Ça ne faisait pas partie de mon plan. Toi, je ne sais pas, mais moi, je n'ai pas envie de me retrouver le cul dans un trou noir.

Voilà qui était imagé.

— Moi non plus, marmonna Lor. Et mes vagins, je les aime roses et plus petits. Beaucoup plus petits, ajouta-t-il. Bien serrés.

Je levai les yeux au plafond, agacée.

Ryodan reprit :

— Ceci pourrait bien être notre fin.

La fin des Neuf ? J'avais toujours gardé dans un coin de ma tête l'idée que si les choses tournaient vraiment

mal sur cette planète, j'emmènerais tous ceux que j'aimais, et tous ceux que nous pourrions rassembler, à travers les Miroirs, vers un autre monde. Pour créer une colonie, tout recommencer à zéro. Hélas, j'avais commis une erreur. J'avais seulement pensé que les choses puissent « vraiment mal tourner » ici, et supposé qu'il resterait tout de même une planète, même dangereuse, dont les Neuf seraient capables de nous sortir. Pas un instant je n'avais envisagé qu'un jour viendrait où cette planète n'existerait même plus. Je savais que les trous noirs étaient un sacré problème, mais je n'avais pas vraiment compris la véritable nature de ces petites déchirures dans la trame de notre univers, ni leurs risques à long terme. J'avais sous-estimé l'importance du fait que les Neuf renaissaient toujours sur la Terre.

Et si la Terre n'existait plus...

— On doit réparer ces putains de trous, grommela Lor. Je hochai vigoureusement la tête.

— Ton plan ? demanda Barrons.

— On cache son existence, dit Ryodan. On le force à se transformer. On met les meilleurs cerveaux sur le coup et on règle le problème. Ensuite, le tribunal peut faire ce qu'il veut. Me donner une putain de médaille, et la carte blanche que je mérite.

— Jada, dit Barrons.

— Et le même, parce qu'il pige la physique, et que même si c'est dépassé, ça peut nous aider à comprendre à quoi on a affaire. Mac. Elle a ce foutu Bouquin. Avec elle et le Highlander, on a plus de connaissances faës que les faës.

Je ne peux pas le lire ! faillis-je protester. À quoi pouvait-il bien servir ?

Je frissonnai de nouveau, cette fois plus violemment. Je venais de comprendre quelque chose, avec une certitude absolue.

Ils allaient avoir besoin de moi.

— Putain ! marmonna Lor, revenant à l'unique mot qui résumait sa vision de la vie, de l'univers et du reste.

Putain, acquiesçai-je en silence.

2

« *Seasons don't Fear the Reaper...* »

Inverness, Écosse, loin au-dessus du Loch Ness.

Christian avait bien cru ne jamais remettre les pieds ici, sauf dans des rêves à moitié fous.

Ce soir, sa folie était d'un autre genre.

Ce soir, sous un ciel de pourpre et d'ardoise, il allait enterrer l'homme qui avait donné sa vie pour sauver la sienne.

Tout le clan Keltar était rassemblé dans le cimetière qui s'étendait derrière la tour en ruine, près de la tombe de la Dame Verte, pour rendre les restes de Dageus MacKeltar à la terre lors d'un rituel druidique sacré, afin que son âme soit libérée pour vivre de nouveau. La réincarnation était le fondement de leur foi.

L'air était lourd et humide. Non loin, l'orage grondait. À quelques kilomètres vers l'ouest, un éclair zébra le ciel, illuminant les falaises rocheuses et les vallées herbeuses de sa terre natale. Les Highlands étaient encore plus belles que celles qu'il avait recréées dans son esprit pendant son calvaire, lorsqu'il était plaqué contre la roche, transpercé par une lance, en une mise à mort cent fois renouvelée. Pendant qu'il était là-bas, la longue et mortelle froidure de

l'hiver avait passé. La bruyère reflleurissait et les feuilles des arbres bruissaient. La mousse s'écrasait doucement sous ses bottes tandis qu'il dansait d'un pied sur l'autre pour soulager la douleur qui lui tenaillait l'entrejambe. Certaines parties de son corps n'étaient pas encore guéries. Il avait été blessé à de trop nombreuses reprises pour se régénérer correctement. Cette garce de sorcière lui laissait à peine le temps de reconstituer ses entrailles avant de les lui arracher de nouveau.

— Le corps est prêt, mon seigneur.

Christopher et Drustan hochèrent la tête. Près d'eux, serrée dans les bras de Gwen, Chloe pleurait. Christian constata, amusé, que lui aussi avait hoché la tête. Dites « mon seigneur », et tous les Keltar de la pièce hochaient la tête, ainsi que certaines de leurs femmes. Dans leur clan, il n'y avait que des seigneurs et pas de serfs.

Il lui semblait qu'un siècle avait passé depuis qu'il avait arpenté ces monts et ces vallées, ivre de la joie d'être vivant, accaparé par ses études à l'université et par ses missions plus confidentielles à Dublin – garder un œil sur l'imprévisible et dangereux propriétaire de *Barrons – Bouquins et Bibelots* et rechercher un ancien Livre de magie noire. Mais c'était avant que soit brisé le Pacte que les Keltar avaient honoré depuis l'aube des temps, avant que tombent les murs entre les hommes et les faës, avant que lui-même devienne l'un des *Unseelies*.

— Déposez le corps sur le bûcher, ordonna Drustan.

Les larmes de Chloe se muèrent en sanglots discrets à ses paroles, puis en un gémissement sauvage et primitif qui transperça les tripes de Christian aussi douloureusement que la lance de la Sorcière Pourpre. Dageus et Chloe avaient bravé des risques insensés pour être ensemble. Tout cela pour que Dageus périsse d'une mort absurde sur une falaise. Christian était le seul à blâmer. Il ignorait comment Chloe pouvait supporter de le regarder.

À présent qu'il y songeait, elle ne l'avait pas fait. Pas une fois elle n'avait tourné son regard vers lui depuis

qu'on l'avait ramené au pays. Ses yeux éteints et gonflés de larmes passaient chaque fois sur lui sans le voir. Il n'aurait su dire si c'était parce qu'elle le haïssait d'avoir causé la mort de son mari, ou parce qu'il ne ressemblait plus du tout au jeune homme qu'elle avait connu, mais au pire des faës noirs. Il savait qu'il offrait une vision déconcertante. Même si sa transformation semblait stabilisée, le laissant avec de longs cheveux noirs, des tatouages étrangement flous et, bonté divine, des ailes – des putains de saletés d'ailes, comment un homme était-il censé vivre avec ça ? –, il y avait dans ses yeux quelque chose que même lui pouvait voir. Comme si un vide glaçant, stellaire, s'y était installé. Personne ne pouvait soutenir son regard bien longtemps, même sa mère et son père. Sa sœur, Colleen, était la seule à lui avoir dit plus de quelques mots depuis son retour.

Les restes de Dageus furent positionnés sur la planche de bois.

On allait chanter, répandre les éléments nécessaires, puis incinérer la dépouille, libérant ainsi son âme pour qu'elle puisse revenir. Une fois la cérémonie accomplie, ses cendres seraient versées dans la tombe déjà creusée, se mêleraient à la terre et renaîtraient à la vie.

Christian s'approcha des autres en soulevant les épaules pour que les pointes de ses ailes ne traînent pas sur le sol. Il en avait assez de devoir les nettoyer. Même s'il les entourait en permanence d'un voile d'illusion pour les dissimuler à la vue des gens, de peur de montrer son pouvoir, il ne pouvait s'empêcher de les voir lui-même et il n'avait pas envie de se promener avec des aiguilles de pin et des fleurs de genêt collées à ses fichues plumes.

Des plumes ! Bonté divine. Celle-là, il ne l'avait pas vue venir, quand il avait envisagé son avenir. Il avait l'air d'un fichu poulet.

Le clan se rassembla autour du bûcher, la mine grave. Christian n'avait pas eu l'intention d'être là ce soir, et encore moins de participer, mais Drustan avait insisté.

Tu es un Keltar, mon garçon, d'abord et avant tout. Tu es des nôtres. Il semblait avoir oublié que Christian était un détecteur de mensonges vivant et qu'il savait la vérité. Drustan n'avait aucune envie d'être près de lui. À vrai dire, il n'avait envie d'être auprès de personne, pas même de Gwen, son épouse. Il voulait disparaître dans les montagnes et pleurer seul son frère disparu.

Autrefois, Christian aurait discuté. À présent, il parlait peu et seulement quand c'était nécessaire. C'était plus facile ainsi.

Les chants commencèrent, puis les éléments sacrés – l'huile, l'eau, le métal et le bois – furent offerts à l'Est, à l'Ouest, au Nord et au Sud. Un vent violent se leva, hululant au passage des crevasses et des gorges rocheuses. Le tonnerre roula tandis que des nuages menaçants traversaient le ciel à pleine vitesse. L'herbe se coucha, comme piétinée par une invisible armée.

Regarde, écoute, ressens, semblait lui murmurer la prairie battue par la tempête.

Au loin, la pluie qui barrait la vallée se transforma en déluge et se rapprocha d'eux à vive allure, tel un formidable voile couleur de plomb. L'éclair déchira les nuées juste au-dessus du bûcher. Tout le monde sursauta quand, dans un crépitement assourdissant, il zébra le ciel nocturne de veines écarlates.

Quelque chose se déchaînait.

Quelque chose qui n'était pas bienveillant.

Les puissantes incantations des funérailles du haut druide semblaient enflammer les éléments. Alors qu'elles auraient dû les apaiser, préparer la terre à accueillir la dépouille de l'initié défunt et non la blesser.

Les Highlands renâclaient-elles à la présence d'un prince *unseelie* à un rituel druidique ? Le sang Keltar qui coulait dans ses veines ne suffisait-il plus à faire de lui un fils de l'ancienne Calédonie ?

Tandis que Christian continuait de psalmodier, à voix basse, afin de ne pas couvrir celle des autres, le ciel se

fit plus tourmenté, l'obscurité plus épaisse. Il observa le clan rassemblé. Hommes, femmes, enfants, ils avaient tous le droit d'être là. Les éléments avaient été choisis avec un soin minutieux ; c'étaient ceux que l'on utilisait depuis d'innombrables générations. Le bûcher avait été construit comme il convient ; les runes avaient été gravées ; le bois, chêne et sorbier bien secs, était ancien. L'heure était la bonne.

Il n'existait qu'une seule autre variable à prendre en compte.

Fronçant les sourcils, Christian examina les restes de Dageus. Jusqu'à ce que, quelques minutes plus tard, les psalmodies s'achèvent enfin.

— Tu dois lui rendre sa liberté, Chloe *lass*, dit Drustan. Avant que l'orage t'en empêche.

Il a toujours cru que, de nous deux, il était le maudit. Christian avait entendu Drustan dire cela à Chloe un peu plus tôt ce soir-là. *Alors que la vérité, c'est qu'il a donné sa vie pour sauver d'autres que lui, non pas une fois mais deux. C'était le meilleur des hommes, lass. Le meilleur d'entre nous.*

La jeune femme s'approcha d'un pas saccadé, portant une torche de sorbier drapé de gui qui crépitait furieusement dans les bourrasques.

— Attendez ! gronda Christian.

— Qu'y a-t-il, mon garçon ? demanda Drustan.

Chloe fit halte, la torche tremblante dans ses mains, sans regarder ni l'un ni l'autre. Toute vie semblait lui avoir été arrachée, ne laissant que la coquille d'un corps qui avait perdu toute envie de respirer. On aurait dit qu'elle était prête à rejoindre son époux dans les flammes. Seigneur, comment tout le monde ne le voyait-il pas ? Pourquoi la laissaient-ils s'approcher du brasier ? Il pouvait sentir la présence de la Mort dans l'air, qui attirait Chloe par des baisers amoureux, portant le masque de son époux défunt.

Il se plaça entre sa tante et le bûcher pour effleurer le bois sur lequel étaient étendus les restes de son oncle. Du bois qui autrefois avait été vivant, mais qui était mort désormais, et qui dans la mort lui parlait comme rien de vivant ne lui parlerait plus jamais. Ceci était sa nouvelle langue maternelle : les paroles des morts et des mourants.

Fermant les yeux, Christian descendit dans ce territoire étrange et repoussant à l'intérieur de lui. Il savait ce qu'il était. Il le savait depuis longtemps. Il avait un lien particulier avec les événements qui se déroulaient ce soir.

Les princes *unseelies* étaient au nombre de quatre et chacun avait sa spécialité : la Guerre, la Peste, la Famine et la Mort. Il était la Mort. Et il était faë. En d'autres termes, il était plus relié, plus intimement connecté aux éléments qu'aucun druide ne le serait jamais. Ses humeurs affectaient l'environnement s'il ne prenait pas garde à les tenir solidement en laisse. Pourtant, il n'était pas la cause de la colère du ciel. Elle était ailleurs.

Il n'y avait qu'un seul autre élément, ici, dont la provenance pouvait être remise en question.

Seul un Keltar descendant des premiers du nom pouvait bénéficier des funérailles d'un haut druide en terre sacrée. Le cimetière était bardé de protections, depuis le bosquet d'arbres sacrés qui avaient subi une mutation opérée avec grand soin, jusqu'aux anciens artefacts, au sang et aux amulettes enterrés dans son sol. Cette terre ne pouvait qu'expulser un intrus. Peut-être la nature elle-même refusait-elle cette inhumation.

Était-il possible que ce qu'il restait du Draghar dans Dageus le désigne comme un corps étranger ?

Très jeune, Christian avait décelé la vérité derrière les affirmations mensongères de son oncle. Au début, Dageus avait dit à Chloe et à tout le clan que la reine *seelie* avait éliminé les âmes du Draghar et effacé leurs mémoires de son esprit. Par la suite, afin d'aider Adam Black, Dageus avait avoué la vérité... du moins en partie.

Il avait admis qu'il possédait toujours leurs souvenirs et pouvait user de leurs sortilèges, même s'il soutenait qu'il n'était plus possédé par la conscience vivante des treize anciens sorciers.

Christian n'avait jamais perçu avec précision dans quelle mesure ces druides affamés de pouvoir vivaient toujours en lui. Son oncle était un homme fier qui gardait jalousement ses secrets. À certains moments, Christian avait cru Dageus. À d'autres, en l'observant à son insu, il avait eu la certitude que jamais les treize n'avaient cessé de le hanter. Les rares fois où il s'était risqué à l'interroger, Dageus était parti sans un mot, lui refusant toute possibilité de lire en lui. À la manière typique de leur clan. Ceux qui étaient informés du « don » bien particulier de Christian gardaient un silence prudent devant lui, même ses propres parents. Cela avait fait de lui un enfant solitaire, un garçon plein de secrets que personne ne voulait entendre, un jeune homme incapable de réconcilier la bizarrerie des actions des autres avec les vérités qui le regardaient dans les yeux.

Il observa la dépouille de Dageus, sondant les probabilités, envisageant tout, n'écartant rien.

Il était possible, songea-t-il, qu'ils n'aient pas le bon corps. Il n'imaginait pas pourquoi Ryodan leur aurait donné les restes mutilés d'une autre personne, mais avec lui, tout était possible.

Les mains posées sur l'autel de bûches battu par la pluie, il descendit en lui en se demandant s'il devait utiliser son don de détection de mensonges pour connaître la vérité sur cette dépouille, ou si ses nouveaux talents pouvaient l'aider.

Une formidable rafale s'engouffra en lui, l'enveloppa en faisant gonfler ses ailes. Sombre, sereine, immense. La mort. Ah, oui, la mort. Il avait humé son parfum si souvent, ces derniers temps, qu'il en était venu à la connaître intimement. Elle n'était pas horrible. Elle était

comme le baiser d'un amant. Seul le processus pour la rejoindre pouvait se révéler douloureux.

Chevauchant le vent obscur, il souffla une question en direction de la chair et des os.

Dageus ?

Pas de réponse.

Il rassembla son pouvoir – *unseelie* et non druidique – et le fit entrer dans le corps mutilé, avant de le laisser imprégner les restes et s'y accoutumer.

— Malédiction ! murmura-t-il.

Il avait sa réponse.

Trente-huit années de vie humaine gisaient sur la planche, brutalement interrompue. *Douleur, chagrin, deuil !* Oui, mais pas par la lance de la Sorcière Pourpre. *Faites que cela s'arrête !* Un poison dans le sang, une overdose de quelque chose qui était humain, chimique, doux, écœurant. Christian déploya ses antennes toutes neuves et émit un hoquet de surprise quand il palpa l'agonie, l'instant où cela était arrivé, qui passait à travers (lui !) le mourant. La mort avait été recherchée, accueillie. Le soulagement. Ah, le merveilleux soulagement. *Merci*, avait été la dernière pensée de l'homme. *Oui, oui, que ça cesse, laissez-moi dormir, mais laissez-moi donc dormir !* Christian entendit clairement les paroles, prononcées avec un léger accent irlandais, comme si elles avaient été figées dans le temps et qu'elles jaillissaient du corps dans un froissement rouillé.

Il rouvrit les paupières. Drustan fixait son profond regard argenté sur un point entre les sourcils de Christian, légèrement au-dessus.

— Ce n'est pas Dageus, déclara ce dernier. C'est un Irlandais. Ses deux enfants ont été tués la nuit de la chute des murs. Sa femme est morte de faim peu de temps après, alors qu'ils se cachaient des *Unseelies* dans les rues. Il a essayé de vivre sans eux jusqu'au jour où il a renoncé. Il a choisi de mourir.

Aucun d'entre eux ne lui demanda comment il savait cela. Plus personne ne s'interrogeait sur lui.

Chloe vacilla et se laissa tomber sur le sol, comme privée de forces. Sa torche roula dans l'herbe humide, oubliée.

— P-P-PAs D-Dageus ? murmura-t-elle. Que veux-tu dire ? Il est vivant, alors ?

Sa voix s'éleva.

— Dis-moi, est-il encore vivant ? demanda-t-elle avec des accents hystériques, le regard étincelant.

Christian ferma de nouveau les yeux, palpant, tâtonnant, sondant. Hélas, la vie n'était plus sa spécialité.

— Je ne sais pas.

— Mais peux-tu percevoir sa *mort* ? demanda Colleen d'un ton sec.

Il rouvrit les paupières et croisa son regard. À sa surprise, elle ne détourna pas les yeux.

Ah, alors elle savait. Ou elle soupçonnait. Elle avait séjourné parmi les *sidhe-seers*, en quête de leur ancien savoir. Elle avait étudié les contes ancestraux. Comment avait-elle deviné lequel des quatre il était ?

Une fois de plus, il descendit dans ses profondeurs, le regard vague. C'était paisible. Serein. Pas de jugements. Pas de mensonges. La mort était dénuée de tromperies. Il appréciait sa pureté.

Confusément, il vit que Colleen tentait, sans résultat, de déguiser un hoquet en toux. Il en était certain, elle ne regardait plus ses yeux, maintenant.

Le vent faë surnaturel s'engouffra et ouvrit les frontières de son crâne, faisant tomber les barrières de l'espace et du temps. Christian se sentit emporté dans les airs, comme s'il s'était envolé par une porte vers une autre façon de respirer, d'être. Un espace silencieux, sombre, riche, velouté, immense. *Dageus !* appela-t-il en silence. *Dageus, Dageus !* Chacun possédait une signature personnelle, une essence, une empreinte. Chaque vie dessinait un sillage sur le loch de l'univers.

Aucun sillage n'était celui de Dageus.

— Je suis désolé, tante Chloe, dit-il calmement.

Désolé de ne pouvoir répondre par l'affirmative. Désolé de les avoir entraînés dans ses problèmes. Désolé d'avoir complètement perdu l'esprit pendant un certain temps, pour tellement de raisons délirantes. Cela ne servait à rien d'être désolé. Cela ne changeait rien. Ça obligeait seulement votre victime à pardonner quelque chose que vous n'auriez jamais dû faire.

— Il est mort.

Sur le sol, près du brasier, Chloe enroula ses bras autour de ses genoux et commença à se balancer d'avant en arrière en gémissant.

— Tu es absolument certain que ce n'est pas lui, mon garçon ? demanda Drustan.

— Sans le moindre doute.

Le propriétaire de *Chez Chester* les avait renvoyés avec le corps d'un autre homme, pour qu'ils l'enterrent et ne sachent jamais que le corps d'un Keltar pourrissait quelque part, que l'âme d'un haut druide était perdue, sans sépulture convenable, privée de résurrection.

Connaissant Ryodan, celui-ci avait dû considérer comme une perte de son précieux temps la périlleuse descente au fond du gouffre obscur pour y rechercher la dépouille, alors qu'on en trouvait à foison dans n'importe laquelle des villes qu'il avait traversées sur le chemin du retour à Dublin. Se procurer un plaid Keltar n'avait pas dû être difficile : tout le clan avait vécu dans ce maudit night-club pendant un certain temps.

— Vous ne pouvez pas enterrer cet homme ici, dit Christian. Il doit retourner en Irlande. Il veut rentrer chez lui.

Comment savait-il que cette dépouille ne souhaitait pas rester ici ? Il n'en avait pas la moindre idée. Elle désirait aller dans un endroit qui n'était pas très éloigné de Dublin, vers le sud, où un petit cottage se dressait près d'une mare envahie par les feuilles de nénuphars

et de hautes tiges de roseaux, où le profond coassement des grenouilles retentissait les nuits d'été. Il voyait très précisément ce lieu en esprit. Il détestait cela. Il ne voulait pas être mêlé aux dernières volontés des morts. Il n'était pas leur gardien et n'était pas mandaté pour exécuter leurs vœux, bonté divine !

Drustan émit un juron.

— Si ce n'est pas lui, nom de nom, où est le corps de mon frère ?

— En effet, où ? répéta Christian.

3

« *These iron bars can't hold my soul in, all I need is you...* »

La chambre souterraine était hermétiquement scellée, inaccessible aux humains comme aux faës, par une magie que même lui ne comprenait pas.

Par chance, il n'en avait pas besoin.

Il n'était ni humain ni faë, mais l'un de ces anciens de l'aube des temps. Même à présent, alors que son véritable nom avait été oublié, le monde le considérait toujours comme puissant et indestructible.

Rien ne survivra aux holocaustes nucléaires, à part les cafards.

Ils avaient raison. Il y avait déjà survécu. La violente déflagration avait été un désagrément, sans plus. Et la longue période de radiations qui s'était ensuivie l'avait fait muter en quelque chose de plus que ce qu'il avait jamais été.

Il se divisa, se fragmenta et déposa un petit segment de son être sur le sol, près de la porte. Il détestait être l'insecte sous les pieds de l'homme. Il jalousait l'existence de ces salauds qui le méprisaient et l'écrasaient à la première occasion. Il avait cru pendant longtemps que celui qu'il avait servi finirait par lui accorder ce qu'il désirait

et ferait de lui l'une de ces bêtes qu'il avait observées, dévoré par l'envie – grandes, immortelles, d'un seul bloc. Oh, cette ivresse ! Marcher comme un homme et être indestructible comme un cafard !

Il avait vécu trop longtemps sous la menace de l'unique arme capable de le détruire. S'il ne pouvait pas devenir l'un d'entre eux, à tout le moins, il voulait récupérer cette arme, l'enterrer, la perdre, l'oublier.

Hélas, il était impossible de la reprendre à celui qui l'avait volée dans son ancienne cachette. Voilà une petite éternité qu'il essayait. La bête qui voulait devenir roi ne commettait aucune erreur.

Toutefois, il en existait une autre, qui pourrait bien être encore plus puissante que celle qu'il avait servie jusqu'à présent.

Tandis qu'il s'aplatissait comme une feuille de papier et engageait son corps brun et luisant dans une fissure si étroite qu'elle échappait à l'œil humain, il comprit que quelque chose avait changé avant même d'être passé sous la porte et d'avoir franchi le seuil.

Il n'avait que mépris pour la façon dont son esprit se mit aussitôt en mode collecte d'information, entraîné – lui, autrefois un dieu ! – *entraîné* à espionner les fous et les hérétiques.

C'étaient eux, les cafards. Pas lui.

C'était *sa* mission. Pas celle d'un autre. Cependant, il avait été conditionné depuis si longtemps à rassembler des bribes d'informations que c'était devenu un réflexe. Submergé par une rage soudaine, il oublia un instant son corps et, par inadvertance, coinça son arrière-train sous un rebord coupant trop étroit. Furieux, il avança de toutes ses forces, sacrifiant ses pattes au niveau du fémur, et entra sans un bruit dans la pièce, moitié rampant, moitié courant, invisible.

Celui qu'ils appelaient Big Bug dans leurs journaux était assis, frottant ses antennes l'une contre l'autre, pensif. Préparant son prochain coup.

Il s'était montré plein de duplicité, dans le passé, ménageant la chèvre et le chou, mais *ceci* était sa pire fourberie : faire croire à Ryodan que la chambre sous l'Abbaye était impénétrable.

Il voulait que ce lieu et son occupant restent en dehors de son radar Ryodan.

Afin de garder cet allié potentiel, cet atout, pour lui tout seul.

Il émit un léger sifflement, s'avança sur ses pattes avant, traînant douloureusement sa queue, et s'arrêta au bord de la cage.

Elle était vide et deux barreaux manquaient.

— Derrière toi, s'éleva une voix grave depuis l'ombre.

Il sursauta, se retourna avec maladresse, siffla, puis pivota sur son thorax. Il était rare qu'on le remarque. Il était encore plus rare qu'on voie en lui autre chose qu'une nuisance.

— Tu es déjà venu ici.

Le prince noir était assis par terre, adossé contre un mur, ses ailes déployées.

— Et je t'ai vu *Chez Chester*, avec Ryodan, à plus d'une reprise. N'aie pas l'air si surpris, la bestiole, ajouta-t-il avec un léger rire. Il ne se passe jamais grand-chose, ici. Un peu de poussière tombe des pierres. De temps à autre, une araignée passe. Et j'ai des yeux pour voir. Tu n'es pas faë. Et pourtant, tu as une conscience. Fais entendre ce son, si je dis vrai.

La blatte siffla.

— Es-tu à la solde de Ryodan ?

Elle émit un nouveau sifflement, chargé de millénaires de haine et de rage, tout son petit corps tremblant d'émotion. Ses antennes vibrantes, elle lança un grésillement si furieux qu'elle perdit l'équilibre et tomba à plat ventre.

Le prince ailé éclata de rire.

— Oui, oui, je ressens la même chose.

Le cafard se remit sur ses pattes avant et s'ébroua, avant de frapper le sol avec les membres qu'il lui restait, rythmiquement, comme un appel.

D'autres blattes entrèrent par le dessous de la porte, se hâtèrent dans sa direction, montèrent les unes sur les autres, jusqu'à ce qu'elles forment une silhouette humanoïde aux pattes courtaudes.

Le prince *unseelie* regarda en silence et attendit qu'il ait positionné avec soin les innombrables petits insectes pour former des oreilles et une bouche.

— Il t'envoie pour me surveiller, murmura Cruce.

— Il croit que je ne peux plus entrer dans cette chambre, répondit d'une voix métallique l'empilement luisant de cafards.

— Ah.

Le prince chercha ses mots.

— Tu es en quête d'une alliance.

— Je l'offre. Contre un certain prix.

— J'écoute.

— Celui qui me contrôle possède une lame. Je la veux.

— Libère-moi et elle est à toi, répondit aussitôt Cruce.

— Même moi, je ne peux pas ouvrir les portes qui vous retiennent.

— Il fut un temps où je croyais que rien ne pourrait affaiblir les barreaux de ma prison, sauf ce salaud de roi. Puis quelqu'un est venu, a ôté mes menottes et atténué le sortilège. Rien n'est éternel.

Cruce garda le silence, puis reprit :

— Continue de faire tes rapports à Ryodan mais tiens-moi également informé. N'oublie rien. Absolument rien. Je veux savoir tout ce qui se trame derrière ces portes. Quand la chambre a été scellée, j'ai perdu ma capacité à me projeter. Je ne peux plus voir ni modifier la matière au-delà. Je suis sorti de ma cage, mais je suis encore plus aveugle que je l'étais à l'intérieur. Je dois savoir ce qui se passe dans le monde, si je dois m'échapper. Tu seras mes yeux et mes oreilles. Et ma bouche,

quand je le désirerai. Offre-moi ma liberté et en retour je t'offrirai la tienne.

— Si j'accepte de vous aider, je le ferai, mais de mon propre chef. Vous ne me possédez pas et ne me commandez pas. Vous me respectez, grinça le tas de blattes. Je suis aussi ancien et vénérable que vous.

— Pas sûr, mais j'accepte, répondit Cruce avec un unique hochement de tête.

— Je veux la lame dès l'instant où vous aurez été libéré. Ce sera votre première action.

Cruce pencha la tête de côté et l'observa.

— Pour en faire usage ou pour la détruire ?

— Il est impossible de la détruire.

Le prince noir ailé sourit.

— Ah, mon ami, rien n'est impossible.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI (Barcelone)
le 22 janvier 2017

Dépôt légal février 2017
EAN 9782290076095
OTP L21EDDN000504N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion